



SEANCE DU 28 janvier 2014.  
Restitution de l'intervention de :  
Philippe Mengue

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : Un monde sans erreur (première partie)

Ce soir je ne vous parlerai pas explicitement et thématiquement de Nietzsche, ce sera pour la semaine prochaine, mais comme vous allez vous en rendre compte, les propos que je vais tenir sont en sous main commandés, structurés par une problématique Nietzscheenne.

Après le brillant cours que vous avez eu de Muriel Damon, je ne vais pas reprendre la problématique classique, je vais aller droit sur ce qui m'intéresse c'est à dire au lien entre l'erreur et la volonté de savoir. Quand on prononce ce terme de volonté de savoir, dans le domaine philosophique, on pense à Nietzsche et aussi Michel Foucault qui, lors de son premier séminaire à l'école des hautes études, a fait un exposé qui s'intitule « *Leçon sur la volonté de savoir* ».

Nous allons voir qu'avec ces auteurs, la question se déplace sur celle de l'origine du mal parce que, pour toute une partie de la modernité, en particulier française et continentale, comme disent les anglo-saxons, ce qui étonne ce n'est pas l'erreur, ce qui étonne c'est plutôt l'inverse ; c'est comment se fait-il qu'il pourrait y avoir de la vérité et du bien.

Hors l'existence du mal et de l'erreur n'est plus principalement étonnante, ce qui serait étonnant ce serait plutôt le bien, le juste et la vérité. Quelle est l'intuition profonde au sein de laquelle, ces objets ces thèmes ne sont plus objets d'étonnement, une intuition qui porte sur l'idée profonde du lien entre le mal, l'erreur, la souffrance et la vie ; pas de vie possible vrai ou authentique sans qu'il n'y ai de l'erreur, du mal, du risque, de la souffrance.

Donc on voit que le mal ou l'erreur nous étonne que si l'on part d'une intuition contraire qui existe dans notre pensée, du présupposé que l'homme est bon, innocent par nature, ce qui correspondrait à la nature. Et donc pourquoi il y a-t-il de la guerre, des viols, des meurtres etc... Si Dieu existe, on suppose qu'il est bon, d'où vient le mal ? Et c'est tout le problème que Muriel nous a décrit précédemment, mais si l'esprit est raison, alors d'où vient l'erreur ?

Donc, avec ces présupposés, effectivement le mal fait question, mais si on les supprime pour une intuition inverse, ils ne sont plus objet d'interrogation et d'étonnement. Ces présupposés que je viens de rappeler : l'homme, Dieu, l'esprit, c'est ce que Nietzsche appelle les ombres de Dieu, les athées, et j'avais cru comprendre que dans cette assistance il y en avait beaucoup, est-ce que ces athées ne sont pas, la plupart, encore sous l'ombre de Dieu? Nietzsche l'a dit : « Dieu est mort », mais s'ils vivent dans l'ombre de Dieu, c'est comme si Dieu était toujours vivant.

Ses textes, son ombre, qui hantent encore nos sociétés, nos républiques ont visiblement encore beaucoup d'efforts à faire si elle doivent devenir vraiment républicaines et athées. Voyez le pamphlet de Sade dans « *La philosophie dans le boudoir* » qui rappelle Français encore un effort, débarrassez vous aussi des ombres de Dieu qui, dit Nietzsche, assombriront encore le ciel pendant des millénaires.

Peut être que la perversion majeure qui travaille les républiques, l'existence de nos « *dites* » démocraties, c'est le problème que Jacques Roux avait développé dans ses précédentes

interventions, est ce que la perversion ne résiderait pas dans le désir, dans la volonté de pourchasser le mal, l'erreur, de l'éradiquer complètement ? Le danger majeur de nos sociétés démocratiques, ne réside-t-il pas dans cette volonté d'un monde sans erreur, sans risque, et, avec une telle volonté, ce qui s'installe, c'est une administration de plus en plus tatillonne, qui veut investir, surveiller, contrôler, dans le menu leur existence et leur quotidien. Du coup, peut être, je m'avance beaucoup, mais c'est la question que je me pose, est ce qu'il y aurait une nouvelle forme de totalitarisme compatible avec la « démocratie » qui serait un nouveau type de régime dans lequel l'Europe est en train d'entrer ?

Pour revenir à l'erreur et ouvrir cette question, je vais partir des traits qui peuvent caractériser le monde qui est le notre. A partir de cette tentative d'un monde sans erreur, on voit que ce n'est pas rattaché à une volonté de sécurité à tout prix. Un disciple de Michel Foucault, François Ewald a écrit un livre « *L'état providence* » dans lequel il montre :

- Premier principe : comment se constitue, comment sont les tenants et les aboutissants de la sécurité à tout prix ; il se crée par exemple ce qui est nouveau, ce que l'on appelle le principe de précaution, qui vise à prévenir l'erreur, pour qu'elle ne se produise pas, pour éviter le risque, la prise de risque, le principe de précaution,
- Et puis deuxième grand principe, l'assuranciel, qui vise à se prémunir, à se protéger contre les erreurs, indemniser les accidents quand ils se produiront, quand on n'aura pas pu les éviter, ou pu empêcher leur apparition : on nous impose des assurances en tous genres, automobile, maison, vol incendie, maladie, chômage etc... Donc un monde assurantiel qui nous protège bien sur, c'est le meilleur côté que nous en tirons, en dehors de la prévoyance et de la constitution de capital, les assurances ne peuvent pas fonctionner sans qu'il y est des capitaux qui soient constitués en prévision de compenser les dédommagements, réparer éventuellement les erreurs et les dégâts, indemniser.

Le plus grand fondement de la volonté de protéger, d'indemniser, et d'un monde si possible sans erreur, c'est de savoir les liens qu'elle tisse avec la volonté de sécurité. Nietzsche dit « *nous les bons Européens* » Pourquoi les bons ? pas parce que nous avons fait des guerres et des colonies, mais parce que nous nous pensons bons.

Que voulons nous aujourd'hui, nous les occidentaux ? la volonté de savoir quasi exacerbée et la nouvelle forme de la volonté conductrice de l'actualisation, en tous cas cette volonté de savoir, qui nous vient des Grecs, est un des axes les plus importants, les plus fondamentaux de notre culture.

Essayons de démêler en quoi elle consiste ; je vais d'abord vous donner le plan, il est simple : d'abord faire une analyse épistémologique, qui va porter sur la raison critique et m'appuyer sur Karl Popper qui va nous montrer que la raison critique entretient un rapport avec l'erreur qui est positif. On va montrer avec lui que ce n'est pas le vrai, ce n'est pas la vérité qui est l'objet de la volonté de savoir, qui elle est l'objet de la science.

Le savoir scientifique, son objet, ce qu'il pourchasse, c'est l'erreur. C'est le faux rationalisme dogmatique, non critique, scientiste ou positiviste qui donne une image faussée de la science et de son mécanisme, de l'objet qui fait avancer la science, l'objet de la recherche.

Je me réfère à la thèse de Popper, vous allez voir pourquoi. Karl Popper qui est un épistémologue du XX<sup>ème</sup> siècle ; dans les années 1960/1970, Popper élargit le rationalisme critique Kantien et il donne à l'erreur une fonction positive, la possibilité de l'erreur, pas en elle même mais la possibilité de faire des erreurs devient critère de science, de scientificité.

Pourquoi dit-il cela ? La grande idée de Popper c'est qu'il n'y a pas de critère de vérité, mais un critère de démarcation. Il s'agit de tirer une ligne, de démarquer ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas, et ce critère c'est la *falsifiabilité*. Il veut dire qu'une théorie scientifique n'est jamais vraie, vraiment vraie, ce qui la caractérise c'est qu'elle est *falsifiable*. C'est à dire qu'avec cette théorie, on peut arriver à dire : « telle position scientifique est fausse ».

Donc l'objet qui fait avancer la science, l'objet de la recherche, c'est plutôt l'erreur. Rechercher l'erreur, parce que quand une erreur est commise, on en est sur « *c'est faux* » ; le vrai jamais, une théorie scientifique, n'est jamais irréfutable, au contraire, ce sont les théories non

scientifiques, toutes les constructions intellectuelles très cohérentes, qui peuvent se trouver dans la situation où elles ne sont pas réfutables. Donc quelles que soient les qualités de leur construction intellectuelle, elles ne sont pas considérées comme scientifiques : une théorie qui se prétendrait irréfutable, comme le disait, par exemple, Lénine de la théorie de Marx.

Pour Popper c'est le type même, puisqu'elle n'est pas réfutable, d'une théorie non scientifique.

La science recherche en permanence des contres exemples, qui vont falsifier sa théorie. Donc la science n'est pas *vérificionniste* comme on le pense : on imagine que le scientifique émet une hypothèse et qu'il cherche à la vérifier, mais le moteur vivant de sa recherche c'est de trouver des conséquences de sa théorie qui sont testables par l'expérience. Et donc de prendre le risque que l'expérience dise « *non* » et donc que ce soit faux.

On voit que le rationalisme critique, j'en dresse un tableau très général, est en même temps une éthique qui cherche à prévenir la tendance naturelle de l'esprit humain, de tous les esprits humains, qui est le dogmatisme, c'est à dire de vouloir en permanence que les faits, la réalité tendent à confirmer la théorie ou les idées, les opinions qui sont les nôtres. Nous nous arrangeons toujours pour les confirmer par les faits. Et pourquoi les faits viennent les confirmer presque tout le temps ? Parce que les faits sont pré-interprétés de telle façon qu'ils seront conformes à la théorie, ou à l'opinion, ou au dogme qui est le nôtre. Donc les faits sont formatés de façon qu'ils soient conformes à la théorie.

Quand Popper dit que la science, au contraire, cherche des contres exemples, des réfutations de ses conjectures, puisque c'est le titre de l'un de ses ouvrages, on voit que la science a une valeur cathartique, une valeur de santé, de purification. Elle érige en permanence des contres tendances par rapport à ce que l'on pense, ou ce que l'on admet jusqu'à maintenant. C'est sain, c'est fécond, c'est le processus même de la science. Du coup Popper pense que la science est un modèle social qui serait libéral.

Le libéralisme politique de Popper n'est pas à négliger sous prétexte qu'il est libéral, et que ce serait un défaut monstrueux, dans la social-démocratie. Le libéralisme à la Popper c'est aussi quelque chose à prendre en considération. Vous comprenez pourquoi ça peut être un modèle social, parce que si une société est ouverte sur la science, c'est nécessairement une société ouverte à la critique, à l'auto critique permanente, aux contres exemples, ouverte à l'expérimentation, aux essais aux erreurs.

Son livre s'appelle « *La société ouverte et ses ennemis* ». Ses ennemis vous avez deviné, ce sont ceux qui ne sont pas libéraux (le marxisme, les religions etc...). Donc simplement pour vous montrer comment fonctionne l'histoire de Popper, prenons un exemple scientifique : la découverte de Le Verrier qui est un astronome du XIX<sup>ème</sup> siècle :

- D'après ses calculs qu'il faisait dans l'esprit et le cadre de la physique Newtonienne, il fait l'hypothèse de l'existence d'une nouvelle planète, que l'on n'avait pas encore observée, en fonction de l'orbite d'un autre astre qui n'était pas conforme à ce qu'elle devait être en fonction des lois de la mécanique Newtonienne. Cette perturbation devait s'expliquer par l'existence d'une autre planète. Il dit aussi que le temps de sa révolution autour du soleil est de 217 jours. Le 18 septembre suivant il dit à un astronome Allemand dans quelle région de l'espace l'astre devrait se trouver ; donc il prend le risque énorme d'être démenti. L'astronome Allemand en question pointe sa lunette dans la région indiquée et 5 jours après, il observe effectivement cette nouvelle planète qu'on appellera Neptune. Il a donc pris le risque d'être démenti, risque qu'on ne retrouve pas, par exemple, dans les sciences humaines.

On voit que la position scientifique est falsifiable, qu'elle est dans l'emprise du risque. Même chose dans l'exemple de Einstein : il a joué le tout pour le tout sur sa théorie de la relativité ; si l'expérience avait répondu négativement, l'ensemble de sa théorie était falsifiée, donc il va au devant d'un échec possible.

Si l'on prend ces modèles, ces exemples là, on voit bien la différence qu'il y a avec les pseudos sciences qui ont toujours ou presque réponse à tout, quand on cherche des

confirmations, on en trouve toujours. Même quand on s'est trompé, on a toujours des raisons de penser le contraire, parce que l'on préfère penser cela que le contraire.

Une théorie n'est scientifique que si elle prend le risque d'être infirmée par un test expérimental. Donc aucune théorie, même celle de Einstein, même la plus parfaitement établie dans la communauté scientifique, n'est à l'abri d'une éventuelle réfutation ultérieure. Il faut donc considérer celles-ci comme des lois, des théories hypothétiques, c'est à dire comme des suppositions.

Ce qui signifie que les théories qui vont être adoptées, ne peuvent l'être que parce que ce sont des approximations meilleures, parce que plus englobantes : non seulement elle rendent compte de la théorie précédente dans un cas particulier, mais dans leur généralisation et leur extension, elles peuvent rendre compte de phénomènes que la théorie précédente n'arrivait pas à expliquer. Par exemple, Einstein contient Newton, qui lui même contenait Galilée etc...

On voit que c'est grâce à la possibilité de l'erreur « *recherchée* » que la théorie est scientifique ; pour Popper la vérité d'une théorie n'existe que pour autant qu'elle n'est pas fausse et vous voyez bien avec cela la possibilité qu'elle soit fausse.

Du coup on est dans un paradoxe : c'est la fausseté possible qui constitue la vérité, c'est à dire l'erreur future possible. On voit que l'erreur dans cette épistémologie là, loin d'être quelque chose de négatif, est la positivité même, et le ressort de la démarche scientifique. Ce n'est pas parce que l'on est détenteur de la vérité que l'erreur est repérée et s'efface elle même devant la vérité ; c'est parce qu'on sait qu'il y a une erreur possible que la doctrine qui assume cette possibilité est scientifique.

Alors que nous apporte Popper ? Il nous apporte une autre vision de la forme que prend le savoir scientifique : il nous dit le savoir scientifique ne fonctionne pas comme vous le pensiez dans le schéma classique. Mais, concernant la volonté de savoir, celle-ci ne se trouve pas vraiment inquiétée dans ses buts et dans sa légitimité ; en effet l'erreur est intégrée au sein de la démarche scientifique et si elle est recherchée c'est au profit d'un accroissement et d'un progrès de la démarche scientifique.

Pour Popper, la démarche scientifique et la volonté de savoir ne se trouvent pas déstabilisées, elles se trouvent plutôt renforcées dans leur légitimité, non seulement les sciences finissent par constituer à un moment donné, des repères qui résistent à des répliques, mais en plus et surtout, avec Popper on a un modèle de science, "*poppérienne*" ou pas, qui devient le modèle de tout savoir et de toute vérité possible. Donc la volonté de savoir est modifiée dans ses conditions d'exercice, mais elle n'est pas problématisée comme volonté de savoir quelle que soit sa forme.

Je vais maintenant me tourner vers la psychanalyse. C'est vrai que la psychanalyse avec les théorie marxistes, c'est justement ce que Popper proposait comme type de théorie non scientifique, donc ça semble complètement contradictoire. Popper a exclu la psychanalyse du champs de la science, on va voir qu'il n'a pas totalement tort, mais qu'il n'a pas raison non plus.

Il semble que la psychanalyse ne soit pas scientifique, dit Popper, parce qu'il n'y a pas d'expérience qui permet de réfuter ses propositions principales. Nous verrons Marx plus tard, est ce bien vrai pour Freud ? Freud semble admettre qu'il existe des contres exemples qui risquent de mettre sa théorie ou, en tous cas, certains de ses pans en question. Quand à Lacan il dit que c'est tout cas singulier qui fait objection à la théorie.

Prenons l'exemple très célèbre du « *fort/da* » de Freud, qui fonctionnerait un peu comme l'expérience de Michelson ou Einstein. On trouve ça dans l'ouvrage du principe de plaisir en 1920 : Freud observe son petit fils qui joue avec une bobine attachée à une ficelle. Il jette la bobine et quand elle est loin, il la ramène en tirant sur la ficelle, en exprimant des émotions. Alors « *fort* » ça veut dire loin, parti, absent et « *da* », ici, présent, revenu :

- Qu'elle est l'énigme pour Freud dans cet enfant qui joue ainsi ? Ce qui l'inquiète et lui pose problème, c'est qu'il a une théorie qui est celle du principe de plaisir. Toutes nos activités ont pour but, pour fin, le plaisir. Hors là l'enfant est en train de répéter quelque chose de traumatisant, de douloureux, de souffrant, qui est le départ de sa mère. Que quand la

bobine est loin, il tire sur le fil pour la faire revenir, on le comprend : ça lui fait plaisir ; mais pourquoi la jette-t'il à nouveau ? Pourquoi il réitère cet acte de très nombreuses fois ? Autrement dit il l'a fait revenir, c'est le plaisir, mais il répète aussi le départ, alors que ça lui cause du déplaisir, que ça le fait souffrir. Il y a ici une répétition qui est incompréhensible, répétition du traumatisme, de ce qui fait souffrir ; ça va complètement à l'encontre du principe de plaisir qui d'après la première théorie de Freud générerait en principe l'ensemble du fonctionnement psychique.

Donc Freud pourrait faire du bricolage qui consisterait à opter pour maintenir son principe et sa théorie précédente, en essayant de trouver une explication *ha-doc* : il pourrait essayer de trouver une source cachée du plaisir qui serait derrière. Il bricolerait sa théorie pour l'adapter au cas.

Et ce n'est pas ce qu'il fait, il fiche en l'air sa première théorie et en fait une seconde où il introduit l'idée qu'il y a une compulsion de répétition qui fera face à un instinct qui est derrière la répétition qu'on va appeler l'instinct de mort. Donc, au lieu de garder la dualité des pulsions tirée de sa première théorie, il fait sauter cette dernière et la remplace par la dualité des pulsions (Éros). Et en plus cette hypothèse nouvelle, c'est plutôt des phénomènes que l'on n'expliquait pas antérieurement, même si cette hypothèse reste quelque chose, dont on n'a pas de grandes preuves empiriques. Elle permet des éclaircissements, tout à fait nouveaux, et d'expliquer de nouveaux phénomènes. Donc il refait sa théorie en fonction de l'expérience, donc Popper ça ne marche pas bien.

De même il y a un autre exemple de Freud :

- Sa théorie de la paranoïa : il pensait que la paranoïa était explicable par une homosexualité refoulée et délirante ; c'est sa première théorie de la paranoïa. Hors il rencontre une femme qui a pour persécutrice, non pas une autre femme mais un homme, un persécuteur, donc la théorie de l'homosexualité sous-jacente ne marche plus. Qu'est ce qu'il fait ? Il ne bricole pas avec la théorie précédente, il y renonce. Il la change complètement pour nous proposer une nouvelle explication de l'homosexualité : donc voyez, il y a ce mouvement.

On peut toujours sur le plan de la scientificité trouver qu'effectivement la psychanalyse au niveau de ses preuves, n'a pas la sûreté, et surtout la précision, des preuves scientifiques. Mais c'est que la psychanalyse dit autre chose : c'est ça qu'il faut voir, sans pour autant qu'elle serait liée à une illusion, une impulsion ou à la mythologie. Donc il y a là une spécificité : ni une science, ni une impulsion, ni une philosophie.

Quelle est cette spécificité ? Lacan nous dit que la spécificité de la psychanalyse est qu'elle tient à un objet (l'objet « a » dyade de complétude des *titans* sphériques comme ceux du mythe d'Aristophane ) et cet objet, aucune autre science ne s'en occupe. Elle aurait donc bien quelque chose de spécifique et d'unique.

Évidemment l'expérience psychanalytique n'est pas reproductible, mais elle est transmissible. Il n'y a pas d'expérimentation pour plusieurs raisons : on peut dire que la psychanalyse n'est pas une science, malgré son effort de construire des théories falsifiables, mais est ce que parce qu'elle n'est pas scientifique elle est invalidée ? C'est là tout le problème.

Lacan nous dit que chaque cas singulier fait objection à la règle, parce que chaque cas n'est pas une illustration d'une règle, d'une théorie ou d'une loi ; chacun dans sa singularité est une exception, un « cas » comme on dit. Même une aberration, le sadisme, le masochisme, le voyeurisme etc... sont des aberrations de la sexualité.

Alors la preuve en analyse, on peut dire que si c'est au sujet de l'effectuer, il n'y a pas de preuve ; on voit bien qu'elle ne rentre pas dans le schéma de la science, si la science a pour modèle la science expérimentale. Elle est à côté, mais il y a bien une forme de preuve, parce qu'en analyse, c'est le sujet lui-même qui mène l'expérience sur lui-même : il est l'effet de sa propre expérience.

Donc le sujet donne lieu à l'effet de la preuve, mais cette preuve qu'est ce qu'elle prouve? Donnez moi la preuve que cette preuve est une bonne preuve, ça montre qu'il n'y a pas la preuve de la preuve.

Autrement dit, pour toutes ces raisons, on voit bien que la psychanalyse n'est pas totalement intégrée à la scientificité ; ce fut peut être une erreur de Freud de le penser, c'est à dire de prendre pour modèle les sciences expérimentales de son époque. Mais l'apport de la psychanalyse est autre, il est capital en ce qu'il permet de relativiser le modèle scientifique et de le problématiser.

L'apport de la psychanalyse est de remettre en question le modèle du savoir. Et ce qui permet principalement de le remettre en question, c'est la distinction que Lacan va opérer entre la science et la vérité ;vous trouverez ses articles qui avaient paru en 1966 dans le numéro 1 des « *cahiers pour l'analyse* »

Lacan parle de sa pratique, de ce qu'il constate, c'est à dire de la division du sujet entre le savoir et la vérité. Sans rentrer dans les détails, ce qui nous intéresse, c'est ce décollement de ce que nous avons tendance à lier, savoir, science et vérité ; et cette séparation qui est faite a pour conséquence quelque chose d'immense, de très important, que la vérité n'est plus de l'ordre du savoir, et le savoir de son côté n'apporte plus sa contribution essentielle au vrai.

Comment Lacan opère sa division ? Il faut revenir au cogito : « je pense donc je suis » de Descartes. Il est obtenu à partir d'une expérience de doute : je doute de tout savoir, mais tandis que je doute, je ne peux pas douter que je doute, que je pense. Donc on voit le sujet Cartésien pur qui s'appréhende à partir du doute, à partir du rejet de tout savoir. Le sujet qui s'appréhende dans sa pensée, ce qu'il a d'essentiel, dans sa vérité en quelque sorte. On oppose toujours la psychanalyse au cartésianisme, alors que le sujet dans la psychanalyse, dont s'occupe Lacan, c'est le sujet cartésien qui est en même temps le sujet de la science et de rien d'autre.

Et c'est parce qu'il n'est rien d'autre que ce sujet n'est pas le moi individu, l'écho, celui qui a telle ou telle caractéristique corporelle de l'individu psychologique, physico-psychologique etc..., Ce moi et le sujet sont distincts et donc ce sujet qui n'est pas le moi permet à Lacan de faire la critique de la psychanalyse dans son évolution en Amérique, donc pour expliquer que le sujet lacanien ce n'est pas le moi.

Il y a bien une division entre d'un côté ce qui va être la construction des sciences et des savoirs avec leur méthode, leur symbolique, et de l'autre côté le sujet qui, en projection, comme l'a montré Lacan, a vérité comme cause. Ce dont souffre le névrosé c'est de la vérité, cette vérité qu'il s'emploie à dénier, à méconnaître, cette dénégation, cette méconnaissance sont les symptômes du névrosé. La souffrance du névrotique a pour origine la vérité que l'on distingue du savoir que la psychanalyse essaie de raccrocher à un autre savoir très spécifique, qu'il y a un réel sans sens, un non sens radical, que ce réel est comme impossible.

Une vérité en permanence en tentation d'être, reconnue, découverte. Dire qu'il y a une vérité qui est la cause, c'est dire qu'il y a une vérité "*ré-agissante*" et que c'est à la psychanalyse son objet, son expérience et d'assumer la vérité comme cause. Donc on voit que ce qui caractérise peut être la volonté de savoir, dans le sens qui est le nôtre, c'est à dire scientifique, c'est une volonté de ne rien savoir de ce qui concerne le sujet dans son rapport au réel. Et Lacan peut écrire que la science est l'idéologie de la suppression du sujet, c'est à dire ce sujet cartésien, ponctuel, évanescent. Parce qu'au moment où le sujet dit je pense, je suis avec le cogito, cela ne dure qu'un instant ; il s'auto-supprime, il est possible que le moment d'après il ne soit plus là, donc c'est un sujet évanouissant. C'est un sujet ponctuel pendu à un tout petit temps, et c'est ça qui, dans Lacan,est le sujet de la psychanalyse.

Donc ce sujet pur en tant qu'il est distant de la science, des sciences humaines, on voit bien que ce sujet est méconnu, recouvert du savoir scientifique. Lacan dit que dans ce sujet ponctuel, évanouissant, la science est l'idéologie de la suppression de ce sujet là, le sujet y est « *forclus* » comme il dit.Donc la psychanalyse c'est la tentative de réagir sur ce sujet, de prendre en compte son rapport au savoir et à la vérité, si la science et le savoir sont le ressort constitutif du sujet, la science elle n'en veut rien savoir.Donc la volonté de savoir ne veut rien savoir, et donc

qu'est ce qui est au fondement de cette volonté de savoir ? C'est l'ignorance. la volonté de savoir est animée par une passion qui est l'ignorance. Pour Lacan il y a trois passions :

- la première c'est la mort,
- la deuxième on y pense moins souvent, c'est la haine,
- la troisième c'est l'ignorance,

Trois passions fondamentales de la vie. On comprend à partir de là, que l'objet de la psychanalyse, ce à quoi elle affère, c'est à ce sujet mais ce sujet n'est pas l'homme, ce n'est pas l'homme comme espèce naturelle et surtout comme réalité culturelle, et certains disent : donc la psychanalyse n'est pas une science humaine.

Ce sujet, s'il est intéressant, c'est qu'il est en rapport avec la vérité, vérité dont il souffre, vérité qu'il tente d'éviter et dont-il pense ne rien savoir. Pourtant une science se définit par son objet ; hors la psychanalyse, avec l'objet homme, n'a pas d'objet présentable dans une expérience, vérifiable, objectivable. L'objet de la psychanalyse ne peut pas être l'homme ; Lacan écrit : « *la Psychanalyse réfute toute idée jusqu'ici présentée de l'homme, l'objet de la psychanalyse n'est pas l'homme, c'est ce qui lui manque, le manque dont-il s'agit, c'est celui qui met hors de question qu'on en mentionne l'objet* ».

Voilà la psychanalyse, rétablie dans sa spécificité. Vous avez compris qu'elle n'est pas une science humaine, elle est à côté des sciences humaines, et c'est Foucault qui a le mieux expliqué ça dans « *Les mots et les choses* ». Il montre que la psychanalyse se situe non pas dans l'espace des sciences humaines, mais sur leur envers et qu'elle a pour l'objet de voir dans quelles conditions ces sciences peuvent fonctionner ; la psychanalyse s'occupe comme on vient de le voir du rapport entre les représentations et le sujet.

La prochainement fois je reprendrai cette question de la volonté de savoir, non plus à partir de la psychanalyse mais, avec Foucault et Nietzsche.